



JOURNAL DU LOT

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET COMMERCIAL

Paraissant les Mardi, Jeudi et Samedi

BUREAUX

A CAHORS, IMPRIMERIE DE A. LAYTOU, RUE DU LYCÉE.

INSERTIONS

LES INSERTIONS

Bureau du Journal du Lot

se paient d'avance

Annonces... 25 c. la lig
Réclamés... 50 c.

M. Havas, rue J.-J. Rousseau, 3
M.M. Lafite et Co, place de la Bourse
8, sont seuls chargés, à Paris de recevoir les annonces pour le Journal du Lot.

ABONNEMENTS

LES ABONNEMENTS datent des 1^{er} et 16 de chaque mois et se paient d'avance.

LOT ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES
Trois mois... 5 fr.
Six mois... 9 fr.
Un an... 16 fr.

AUTRES DÉPARTEMENTS
Trois mois 6 fr., Six mois 11 fr., Un an 20 fr.

Envoyer avec la demande d'abonnement un bon de poste.

L'acceptation du 1^{er} numéro qui suit un abonnement fini est considérée comme un réabonnement. Avis de renvoyer ce numéro, quand on voudra se désabonner.

La publication des Annonces Judiciaires et Légales est libre dans tous les Journaux du département.

Chemin de fer d'Orléans. — Service d'Été.

DE CAHORS A LIBOS.

tabl. 1	Omnibus mixte	Poste mixte	Omnibus mixte
Cahors. — Départ...	6 h	12 h 25	5 h 40
Mercuès...	6 h 18	12 h 47	5 h 56
Parnac...	6 h 33	1 h 7	6 h 9
Luzzech...	6 h 43	1 h 20	6 h 14
Castelfranc...	7 h	1 h 43	6 h 36
Puy-l'Évêque...	7 h 17	2 h 1	6 h 49
Duravel...	7 h 32	2 h 16	6 h 59
Fumel...	7 h 54	2 h 42	7 h 19
Monsempron-Libos. — Arrivée.	8 h 1	2 h 49	7 h 26

DE LIBOS A CAHORS.

tabl. 2	Poste mixte	Omnibus mixte	Omnibus mixte
Monsempron-Libos. — Départ.	9 h 30	5 h 25	7 h 55
Fumel...	9 h 37	5 h 37	8 h 2
Duravel...	9 h 54	6 h 03	8 h 21
Puy-l'Évêque...	10 h 3	6 h 17	8 h 30
Castelfranc...	10 h 17	6 h 41	8 h 48
Luzzech...	10 h 29	7 h 2	9 h 2
Parnac...	10 h 38	7 h 16	9 h 13
Mercuès...	10 h 49	7 h 33	9 h 25
Cahors. — Arrivée...	11 h 5	7 h 52	9 h 43

Prix des places.

de Cahors à :	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.	3 ^e cl.
Libos...	8 80	4 35	3 20
Puy-l'Évêque...	3 70	2 75	2 05
Villeneuve-sur-Lot...	8 60	6 45	4 75
Bordeaux...	20 80	15 35	12 20
Agen...	10 65	8	5 85
Montauban...	11	8	6
Toulouse...	16 70	12 30	9 15
Aurillac...	29 30	21 45	15 50
Paris...	73 70	55 53	40 55
Cette...	41 35	30 75	22 70

DE CAHORS A MONTAUBAN & VICE-VERSA

LIBOS.	Arrivées de Cahors (Voir tableau 1)
Départ...	8 h 41
Arr...	9 h 59
Dép...	11 25
Arr...	12 13
Dép...	12 13
Arr...	1 36
Dép...	2
Arr...	3
Départ pour Cahors (Voir tabl. 2)	

DE CAHORS A PARIS

LIBOS.	Arrivées de Cahors (Voir tableau 1)
Départ...	8 h 9
Arr...	11 56
Dép...	1 40
Arr...	4 31
Dép...	4 55
Arr...	mi 43
Dép...	mi 55
Arr...	3 h 30
Dép...	4 40

Cahors, le 10 Janvier 1871

BULLETIN OFFICIEL DE LA GUERRE

Bordeaux, 6 Janvier, à 6 h.

Intérieur à Préfets.

Aucune nouvelle militaire importante. Quelques attaques sans gravité dirigées par l'ennemi contre avant-postes du général Chanzy, et vigoureusement repoussées.

A Bonny, sur la Loire, une trentaine d'éclaireurs ennemis cernés et faits prisonniers sans combats par francs-tireurs.

Bordeaux, le 7 janvier à 3 h. 10 m. soir.

Hier, l'ennemi a attaqué nos positions à Ville Chauve, Villeforcher et St-Cir du Gault et a d'abord forcé la ligne jusqu'à Neuville. Nos troupes ont repris l'offensive, réoccupé toutes leurs positions et sont entrées à la nuit dans St-Amant. L'ennemi s'est retiré vers Vendôme laissant de nombreux blessés et prisonniers et paraît avoir beaucoup souffert.

Sur la ligne du Mans, l'ennemi a réoccupé la position de La Fourche et menacé de nouveau Nogent-le-Rotrou.

Près du Havre une reconnaissance ennemie a paru à Goinneville, a lancé quelques obus sur le village et a été repoussée par des mobilisés de la Seine-Inférieure.

Les Prussiens ont levé le siège de Langres. Ils sont revenus à Auxerre hier vers midi.

Pour copie conforme: Le Préfet du Lot, E. BÉRAL.

Bordeaux, le 8 janvier 1871, 3 h. 25 m. soir.

D'après rapports d'ensemble sur la journée du 6, le général Jouffroy a dû abandonner quelques positions sur le Loir, pendant que le général de Curten repoussait l'ennemi. Hier, de grandes forces ont attaqué nos avant-postes dans les environs de Vendôme: il y a eu vers Villeporcher une petite rencontre où nous avons fait des prisonniers; quelques mobiles de l'Isère ont manqué à l'appel.

Des excursions de cavalerie ennemi sont signalés dans l'Eure.

Pour copie conforme: Le Préfet du Lot, E. BÉRAL.

Bordeaux, le 9 janvier 1871, 4 h. 6 m. soir.

Intérieur à Préfets.

Hier quelques cavaliers ont paru à Mortagne.

Nos avant-postes ont été attaqués sur la route de Bellême à Nogent vers deux heures. L'ennemi, après avoir fait un feu violent d'artillerie, s'est retiré poursuivi près de 2 heures par nos mobilisés, laissant 18 prisonniers.

Le 7, Garibaldiens attaqués près de Semar à Chevigny-Millery, ont repoussé l'ennemi sur la route de Montbard avec quelques pertes.

Bordeaux, le 9 janvier, 11 heures 30 minutes, soir.

Intérieur à Préfets.

Les troupes de Châteaurenault ont été hier, très violemment attaquées sur la ligne de Saint-Cyr-du-Gault à Authon; toutes nos positions ont été conservées à l'exception du village d'Authon.

Un engagement paraît avoir eu lieu en même temps sur la ligne de Bretagne, près de Theil.

Les détails manquent sur ces deux combats.

Nous recevons de l'armée de l'Est, les nouvelles suivantes, nous les donnons telles qu'elles nous parviennent à l'instant même: Rougemont, 9 janvier, 7 heures 40 m., soir.

La bataille finit à 7 heures; la nuit seule nous empêche d'estimer l'importance de notre victoire.

Le général en chef couche au centre du champ de bataille, et toutes les positions assignées à l'armée pour ce soir par l'ordre général de marche d'hier, sont occupées par elle.

Villersexel, chef de la position, a été enlevé aux cris de: Vive la France! Vive la République!

A demain les résultats.

Pour copie conforme: Le Préfet du Lot, E. BÉRAL.

Dépêches Télégraphiques

Dépêche d'origine étrangère. (Sous toutes réserves.)

Mezières, 3 janvier. Nous avons fait plus, de 2,000 prisonniers, parmi lesquels, 98 officiers, pris 106 canons et beaucoup de provisions. De WOYNA.

La Suisse radicale, publie les deux dépêches suivantes:

Porrentruy, 4 janvier. Un nouveau et violent combat a eu lieu avant-hier près de Delle; il paraît qu'il n'a pas été heureux pour les troupes françaises.

Les bataillons mobilisés qui occupaient Blancourt, sont en retraite sur Cerval, dans la direction de Besançon.

De nombreux blessés ont été transportés dans notre ville.

Les Allemands sont en grandes forces autour de Montbéliard.

On s'attend à une affaire générale.

Bâle, 5 janvier, midi. Hier, on a entendu le canon toute la journée, du côté de Montbéliard. On assure qu'une bataille a été engagée dans cette direction.

On dit également que l'armée du général Werder, aurait quitté Vesoul, pour renforcer celle d'Alsace et protéger le siège de Belfort.

On écrit de Bordeaux:

Le bruit a couru hier, que M. Jules Favre, n'avait pas encore quitté Paris, et que même il hésitait à se rendre à Londres. D'un autre côté on prétend que les plénipotentiaires d'Angleterre, d'Autriche, de Turquie et d'Italie poseraient dès l'ouverture de la conférence la question du rétablissement de la paix. En tout cas, la réunion de la conférence est retardée, et l'on ignore le jour de sa première séance.

Le Siècle et le général Trochu.

L'inconcevable attaque dirigée par le Siècle contre le général Trochu provoqué de la part du Moniteur une réponse qui sera très-remarquable.

Nous nous sommes trouvés souvent, et sur bien des points, en désaccord avec le Moniteur: c'est un motif de plus, pour nous, dans cette circonstance et sur une question de cette gravité, d'applaudir sans réserve aux réflexions patriotiques et sensées que lui inspire l'étrange attitude du Siècle.

D'abord, le Moniteur relève en excellents termes, dans son bulletin, le grand caractère de vérité et de sincérité des documents émanés de la défense de Paris: « Plus nous lisons, dit-il, les rapports militaires qui nous arrivent de Paris, plus nous sommes frappés de la sincérité qui les distingue: point d'atténuation de nos pertes, point d'exagération de celles de l'ennemi, rien que la vérité dans toute son austère simplicité.

« Nous ne savons si ce mâle et digne langage sera également apprécié partout, nous ne saurions dire s'il ne se trouvera pas quelque part des esprits craintifs, des âmes timides qui eussent mieux aimé qu'on leur dissimulât la gravité de la situation, et qui regretteront que le général Trochu n'ait pas eu pour leurs illusions plus de ménagements.

« Mais ce dont nous sommes sûrs, c'est que l'immense majorité de la population parisienne sait gré à ceux qui la gouvernent de lui parler comme on parle aux courageux et aux forts. »

Ce n'est pas seulement à Paris, c'est dans toute la France qu'on saura gré aux chefs de la défense de dire la vérité au pays, et d'en finir avec ces déclarations pompeuses qui n'exaltent un moment les imaginations que pour abatre les courages, quand la situation apparaît ensuite dans sa froide et pénible réalité.

Le Moniteur ne s'est pas contenté de cette réponse indirecte au Siècle; il a pris corps à corps, dans un article spécial, la philippique de ce journal, et après en avoir mis à nu, avec une logique vigoureuse, sa bruyante et puérile inanité, a formulé cette grave et pénible conclusion, malheureusement trop justifiée par les défiances et les rancunes auxquelles le Siècle sert d'organe.

« Nous avons commencé notre article sans aucune idée de relever ce que l'article du Siècle contient de blessant et, selon nous, d'injuste pour le général Trochu; nous ne voulions parler que de la situation du pays. Mais, hélas! c'est aussi un symptôme de la situation, et le plus triste, que cette attaque contre le chef de la défense de Paris. Lorsque plus que jamais on devrait s'unir en vue du but commun, les rancunes, les soupçons, les récriminations s'accroissent et s'étalent? Quoi! devant un ennemi qui se vante de triompher tout grâce à nos divisions, n'aurions-nous pas la dignité de la concorde et la force de l'union. »

Le Moniteur a raison: il n'y a pas de symptôme plus triste et plus écoeurant que cette mise en suspicion permanente et cette exhibition quotidienne d'animosité que rien ne peut désarmer ni contenir. Tandis que les représentants de toutes les opinions sacrifient héroïquement leur vie sur les champs de bataille, il y a une école, un parti, qui ne sait pas sacrifier un ressentiment, une rancune.

Il n'est pas probable que le Siècle abandonne la tâche qu'il s'est arrogé de dénoncer toujours, de dénoncer quand même. Si le public n'y voyait que l'effet d'une manie destructible, cela aurait peu d'inconvénients; mais à tort ou à raison, on s'est imaginé que le Siècle répondait à des aspirations, à des tendances d'une partie du gouvernement; on a été frappé de la coïncidence qui a parfois existé entre ses attaques et certaines décisions officielles dont elles semblaient avoir été le présage, et de ce rapprochement on a tiré des conclusions que, pour notre part, nous croyons erronées, mais qui étaient de nature à soulever de douloureuses perplexités. Qu'on se souvienne des attaques relatives au général Bourbaki et au général Cambriels ces deux autres accusés du Siècle.

L'article du Moniteur emprunte à ces circonstances une portée et une signification que nous nous plaisons à constater.

Le général Trochu ne peut pas, comme l'a fait le général Cambriels, répondre personnellement aux accusations et aux insinuations calomnieuses dont il est l'objet; ce serait là, d'ailleurs, un soin dont le dispenseraient à la fois la situation, qui qui veut qu'on agisse au lieu de discuter, et la confiance de tous les bons citoyens. Mais si jamais de telles insinuations étaient portées à Paris d'une façon ou d'une autre, au besoin par les Prussiens, si habiles à saisir ce qui peut nous diviser, l'illustre gouverneur de Paris se consoleraient en songeant que ses ennemis intérieurs ont été obligés, pour l'attaquer, à recourir aux mêmes procédés que les ennemis de la patrie, et que le Siècle, afin de le rendre suspect, a parlé exactement comme le Moniteur prussien de Versailles.

(France.)

Proclamation du général Trochu.

Citoyens et Soldats!

De grands efforts se font pour rompre le faisceau des sentiments d'union et de confiance réciproque auxquelles nous devons de voir Paris, après plus de cent jours de siège, debout et résistant.

L'ennemi désespérant de livrer Paris à l'Allemagne pour la Noël comme il l'a solennellement annoncé, ajoute le bombardement de nos avancées et de nos forts aux procédés si divers d'intimidation par lesquels il a cherché à énerver la défense.

On exploite devant l'opinion publique les mécomptes dont un hiver extraordinaire, des fatigues et des souffrances infinies ont été la cause pour nous. Enfin, on dit que les membres du Gouvernement sont divisés dans leurs vues sur les grands intérêts dont la direction leur est confiée.

L'armée a subi de grandes épreuves, en effet, et elle avait besoin d'un court repos que l'ennemi lui dispute par le bombar-

dement le plus violent qu'aucune troupe ait jamais éprouvé. Elle se prépare à l'action avec le concours de la Garde nationale de Paris, et tous ensemble, nous ferons notre devoir. Enfin, je déclare ici qu'aucun dissentiment ne s'est produit dans les conseils du Gouvernement, et que nous sommes tous étroitement unis en face des angoisses et des périls du pays, dans la pensée et dans l'espoir de sa délivrance.

Le Gouverneur de Paris, Général TROCHU.

Nouvelles de Paris

Le bombardement de Paris

Le Journal officiel du 1^{er} janvier contient, en tête de ses colonnes, la note suivante:

« Paris, 31 décembre 1870,

« Au moment où l'ennemi menace Paris d'un bombardement, le Gouvernement résolu à lui opposer la plus énergique résistance, a réuni en conseil de guerre, sous la présidence du gouverneur, les généraux commandant les trois armées, les amiraux commandant les forts, les généraux des armes de l'artillerie et du génie. Le conseil a été unanime dans l'adoption des mesures qui associent la garde nationale, la garde mobile et l'armée à la défense la plus active.

« Ces mesures exigent la concurrence de la population entière. Le Gouvernement sait qu'il peut compter sur son courage et sur sa volonté inflexible de combattre jusqu'à la délivrance. Il rappelle à tous les citoyens que, dans les moments décisifs que nous allons traverser, l'ordre est plus nécessaire que jamais. Il a le devoir de le maintenir avec énergie, on peut compter qu'il n'y failira pas. »

Paris, 3 Janvier, 11 h. soir.

Le bombardement des forts de l'Est et des villages environnants continue depuis le 27 décembre, sans causer, du moins à nos forts, de dommages sérieux. Nos travailleurs ont vite réparé la nuit les dégâts occasionnés par les obus prussiens, malgré la prodigalité que l'ennemi fait de sa poudre et de ses projectiles. Hier et avant-hier, son feu a été très vif, et l'on peut évaluer à 4,000 le nombre d'obus adressés par lui depuis ce matin à nos forts de l'Est.

Le total de nos pertes, depuis le 27, ne dépasse pas 20 morts et 200 à 250 blessés. Aucune batterie prussienne n'a encore été démasquée sur d'autres points, bien qu'on s'attende à d'autres tentatives du même genre, principalement vers le Mont-Valérien et vers Châtillon. En attendant, le feu des batteries prussiennes fait plus de bruit que de mal; nos forts de l'Est daignent à peine leur répondre, se réservant sans doute pour le moment opportun.

Cette nuit, nos forts du Sud ont tiré quelques bordées du côté de Clamart et de Châtillon. Le Mont-Valérien en a fait autant de son côté vers Rueil et Bezons.

Pourquoi les Prussiens nous bombardent-ils? Voilà ce que tout le monde se demande. Ce n'est pas évidemment pour prendre Paris d'assaut, cela leur est impossible. Les

exercices de polygone auxquels ils se livrent actuellement doivent avoir un autre but. Selon les uns, ils ont voulu effrayer la province et attirer l'armée de Chanzy vers Paris; selon d'autres, ils ont voulu masquer ainsi l'envoi des renforts à Frédéric-Charles qui, paraît-il, en a grand besoin.

Vous savez mieux que nous ici laquelle de ces deux suppositions est la plus vraisemblable. La majorité, ici, penche pour la seconde et c'est pour cela que, dans le public comme dans les journaux, on presse le général Trochu d'agir, de prendre une vigoureuse offensive, malgré la gelée, malgré toutes les difficultés, sinon pour faire une trouée, au moins pour retenir le plus grand nombre d'ennemis possible autour de nos murs.

La Vérité conseille de négocier au lieu de combattre. C'est le seul journal qui ait osé émettre cette idée aussi peu patriotique que peu populaire.

La Vérité est, heureusement pour elle, peu lue, sans cela, il serait à craindre qu'on ne lui fit un mauvais parti; car ce n'est pas seulement parmi les radicaux, mais dans les opinions les plus modérées, qu'il y a accord unanime pour résister à outrance et repousser à tout prix toute idée de capitulation.

Le Réveil de ce soir, blâme les projets de manifestations contre le Gouvernement, qu'avaient conçus, à ce qu'il semble, les meneurs habituels de ces sortes de tentatives.

Si néanmoins les meneurs voulaient réaliser leurs projets, ils s'exposeraient à une déconvenue encore plus rapide et plus complète que celle du 31 octobre, et tout porte à croire qu'ils recevraient cette fois la correction qu'ils avaient si bien méritée alors.

L'opinion publique à Paris est sans doute moins bien disposée actuellement qu'il y a un mois vis-à-vis du Gouvernement, à qui elle reproche, à tort ou à raison, son inaction vis-à-vis de l'ennemi; mais elle ne veut à aucun prix de la soi-disant Commune, et on pourrait s'attendre à voir la garde nationale traiter les fauteurs de désordres dans les circonstances actuelles, comme des complices des Prussiens.

Au reste, la tranquillité est parfaite à Paris, et rien ne fait craindre qu'elle soit troublée.

Tous les jours, quelques assiégeants, (des bavarois principalement), viennent se constituer prisonniers à nos avant-postes. Quand on les interroge, ils répondent simplement qu'ils sont las de la guerre, qu'ils n'y peuvent plus tenir, et il est difficile d'obtenir par eux des renseignements sur ce qui se passe au-dehors.

On fait aussi des prisonniers d'une autre manière :

Hier soir, le général Ducrot, qui faisait une tournée du côté de nos avant-postes, disait devant le commandant Poulizac, commandant du premier bataillon des éclaireurs de la Seine :

Nous manquons de nouvelles, ce sont les Prussiens seuls qui peuvent nous en donner, il serait bien utile de faire quelques prisonniers; mais on prétend que c'est impossible.

Impossible, mon général, allons-donc, dit le brave commandant, combien en voulez-vous ?

Ce que vous voudrez, ce que vous pourrez.

C'est bien.

Ce matin donc, à quatre heures et demie, le commandant Poulizac, accompagné de cinquante hommes résolus, se lançait au pas gymnastique sur les fossés garnis de barricades qui protégeaient les avant-postes prussiens du côté du chemin de fer de Soissons, près du Bourget.

Les ennemis furent étourdis et surpris d'une attaque si subite et si imprévue : les

premiers coups de feu ne partirent qu'au moment où la petite troupe était à peine à dix mètres de la maison du cantonnier qui servait de corps de garde.

La sentinelle fut tuée d'un coup de baïonnette.

Un instant après, la porte était forcée et le sergent-fourrier Ruel entra le premier dans la maison. Ce fut alors un combat terrible et corps à corps.

Quarante Prussiens occupaient le poste; dix environ furent tués en se défendant, trois furent blessés et faits prisonniers; cinq furent forcés de mettre bas les armes. Ceux qui s'étaient réfugiés dans la cave et qui ne voulaient pas se rendre furent tués à coups de fusil.

Les autres brisèrent les fenêtres et s'enfuirent en laissant une partie de leurs armes et leurs bagages.

Cette brillante expédition si vivement conduite ne nous a coûté aucun mort.

Le lieutenant Ruel qui déjà deux fois a été mis à l'ordre du jour, a reçu un balles à la cuisse et vient d'être transporté à l'ambulance du Théâtre-Français. Heureusement l'os n'a pas été touché, et l'on espère que la blessure de ce jeune et brillant officier ne présente aucun caractère sérieux.

Deux soldats ont été blessés également par les baïonnettes prussiennes et ont été rapportés par leurs camarades.

Au petit jour, la vaillante troupe rentrait à sa caserne de la Folie, ramenant ses trophées et ses huit prisonniers, qui ne dissimulaient pas leur joie et leur surprise de n'être pas fusillés.

Une heure après, les prisonniers étaient remis au général.

Vous voyez, mon général, dit le brave commandant Poulizac, ce n'est pas plus difficile que cela !

On a trouvé sur un des prisonniers un journal allemand, mais j'ignore encore le titre et la date.

La température s'est beaucoup adoucie aujourd'hui; elle n'est plus qu'à zéro.

On croit que le général Trochu se dispose à donner satisfaction à l'opinion publique en poussant de vigoureuses opérations contre les Prussiens.

La commission des maires, présidée par M. Emmanuel Arago, a décidé aujourd'hui que le décret du 30 septembre serait maintenu en ce qui concerne le fragment du terme de janvier.

Les propriétaires seront admis à faire, devant le juge de paix, la preuve de la solvabilité des locataires.

Le feu des Prussiens, malgré son effrayante intensité, ne nous a fait éprouver que des pertes véritablement insignifiantes. Aucune de nos pièces n'a été démontée.

Au fort de Rosny, tout le dommage se bornerait à la chute d'une cheminée. En revanche, nous avons fait grand mal à l'ennemi. Ses batteries ont dû fréquemment ralentir leur feu, et on a pu voir tomber souvent des prussiens en grand nombre.

Hier, onze artilleurs allemands seraient venus se rendre à nos avant-postes; dans ces jours derniers, nous aurions fait également un certain nombre de prisonniers.

La tenue des régiments de marche de la garde nationale a été excellente. Des bataillons ont eu quelques blessés.

En outre des canons de Krupp, les batteries prussiennes sont armées de pièces de siège françaises venues de Soissons. Des hommes compétents nous l'affirment, après l'examen des projectiles. Le moral de notre artillerie est des plus fermes. On nous cite entre autres le 11^e régiment. Malheureusement les chevaux ont assez souffert.

Il faut d'abord dire, ajoute le Soir, que toute notre artillerie a pu être mise hors de l'atteinte soit de projectiles ennemis, soit d'une attaque.

Deux grosses pièces seulement, dont les affûts avaient été brisés, ont dû être momentanément abandonnées; mais il est à peu près impossible que les Prussiens s'en emparent, d'abord parce qu'elles se trouvent sur le côté du plateau directement commandé par le fort de Rosny, et ensuite parce que leur poids énorme rend leur enlèvement extrêmement difficile surtout sous l'œil de nos artilleurs de la marine. D'un autre côté, on nous annonce que les mesures sont prises pour que ces deux pièces puissent être prochainement ramenées dans nos lignes.

Armée de l'Est.

Oa parle d'un avantage sérieux remporté hier, par l'avant-garde du général Chanzy.

Les Prussiens, en nombre considérable, auraient attaqué nos soldats, dans le but d'arrêter leur marche en avant, et auraient été repoussés avec de grandes pertes.

Nous attendons la confirmation officielle de cette importante nouvelle.

Le Siècle, mentionne un succès de nos troupes du côté de Dijon.

« Hier (3 janvier), dit-il le lieutenant-colonel Lote a été attaqué par une troupe de 1,200 à 1,500 Prussiens, qui avait avec elle 150 cavaliers, et trois pièces d'artillerie.

« C'est à Chanceaux, route de Bagnux-Juifs, que la rencontre a eu lieu. »

Nos compagnies de francs-tireurs ont mis l'ennemi en déroute, et l'ont poursuivi à plus de dix kilomètres.

L'ennemi a perdu 80 à 100 hommes, a en sept chevaux tués et de nombreux blessés.

De notre côté les pertes sont insignifiantes: trois morts, six blessés et deux prisonniers.

Le Journal de Genève, reçoit les informations suivantes de.....

« Notre ville est fortement occupée en ce moment par les troupes françaises. Bourbaki a son quartier-général ici, et son armée est forte de hommes et canons, sans parler des corps de francs-tireurs arrivés avant lui. »

L'armée de Chanzy se prépare, de son côté, et s'augmente dans ses positions. Les Prussiens n'osent l'attaquer; inquiets des convois de troupes venant du Midi, qui leur sont signalés, ils battent sans cesse le pays entre Blois et Vendôme, craignant d'être coupés.

Lorsque les yeux quittent Paris, c'est pour se porter avec anxiété vers l'Est et le Sud-est; c'est là, disent les stratèges, que va se décider un grand point du résultat final.

On assure que M. Gambetta va quitter Bordeaux, non comme on l'a dit pour se rendre au quartier-général de l'armée de Chanzy, mais pour se rencontrer avec M. Jules Favre.

L'éminent ministre des affaires étrangères gagnera Londres par Boulogne ou Calais. C'est sur un point de cette route que M. Gambetta va l'attendre pour conférer avec lui de la situation.

Chronique locale

M. Marengé, ingénieur ordinaire, attaché au service du Lot, se trouve actuellement à Besançon, où il fait fonction de capitaine du génie, à l'état-major du général Bressoles.

Souscription pour les Ambulances du département du Lot, et pour les prisonniers français.

(Première liste.)

MM. Le Préfet du Lot et M ^{me} Béral.	400 fr.
Le Secrétaire général de la Préfecture.....	140
Coly, chef de division.....	20
Renoux, sous-chef.....	6
Lartigue, rédacteur.....	2
Tailhade, employé.....	2
Bénech, chef de division.....	10
Astorg, sous-chef.....	6
Tinel, employé.....	2
Décaz.....	2
Bouysson.....	1
Combarieu.....	10
Combarieu fils.....	10
Toulza chef de division.....	10
Gay.....	6
J. Bro.....	1
A. Gombault.....	10
Bobroski, employé.....	2
Massip.....	1
Total.....	641 fr.

La commune de Belfort, a versé une somme de 210 francs 75 centimes, un gros ballot de linge, et un sac de prunes entre les mains de M. le Percepteur de Lalbenque, pour les soldats français prisonniers en Prusse.

Votre abonné,
P. C.

Le dégel continue, et le temps aujourd'hui est des plus désagréables. La neige en se tassant a formé une couche de glace qui, seulement à demi fondue, rend très périlleuse la circulation dans nos rues.

On nous signale plusieurs chutes occasionnées par cet état des choses.

Soit par ses employés, soit en rappelant les arrêtés qui obligent les particuliers, la municipalité pourrait, comme nous l'avons déjà dit, faire disparaître ce danger.

Extrait d'une lettre de M. Gustave Puel, chirurgien de la mobile du Lot, fait prisonnier par les Prussiens, le 10 décembre dernier.

« Après le combat nous avons fait enterrer ceux que nous avons pu. Parmi eux j'ai retrouvé le corps du pauvre commandant Foulhade des mobiles du Lot; son cadavre gisait à l'entrée du village de Villejoint; je l'ai fait porter à Josne et enterrer à une place connue de moi dans un bon cercueil, avec les cérémonies de l'Eglise, connaissant ses sentiments et ceux de sa famille. J'ai pris la partie de ses effets que les pillards des champs de bataille avaient respectés et je les ai placés en lieu sûr, pour les remettre à sa famille. Si tu peux leur faire savoir cela tu les rendras bien heureux; fais ton possible, il a eu la tête traversée par une balle que j'ai en ma possession, c'est la seule blessure qui a dû le fondroyer.

» Parmi les blessés qui sont restés prisonniers avec moi, il y a le fils d'Etable, sergent de ville, il a le bras droit traversé par une balle ainsi que la cuisse droite.

Benne, Jean, de Mèrignac, canton de St-Céré; blessure grave du périmètre et cuisse.

Malière, Pierre, de Felzeins (Figeac) deux coups de feu dont un ayant frac-

uré la jambe gauche peut nécessiter l'amputation.

Freysse, Baptiste, à St-Cirgues, village de Latenlède, Latronquièrre, plaie pénétrante du genou par balle.

Alazard, Jean, à Trespoux, canton de Cahors, deux coups de feu, l'un à la cuisse, l'autre à la poitrine.

Boudet, Jean-Pierre, à St-Simon, Livernon, fracture à la cuisse par coup de feu.

Delsiries, à Feycelles, fracture de la cuisse par balle.

Cabrisiat, Pierre, à Lunars, Figeac, fracture à la cuisse par coup de feu.

Porria, Jean, mobile du Lot, 7^e compagnie du 1^{er} bataillon, amputé le 12, pied emporté par un éclat d'obus, mort le 13.

Pégourie, à Bédour, mobile du Lot, fracture de cuisse par coup de feu.

Péllissier, Antoine, mobile du Lot, à Cras, Lauzès, par coup de feu à la cuisse.

Ginière, à Vayrac, Lot, coup de feu à la face externe du pied gauche.

Périer, Antoine, à Buscassion, Lalbenque, mort le 16, blessure par coup de feu à la cuisse.

Lon, à Campanel, Payrac, Lot, coup de feu sans gravité grande, à la jambe droite, emmené à Chartres par les Prussiens.

Candornière, Jean, à Frayssinet-le-Gélat, Cazals, coup de feu au genou.

Lagarrique, Jean, mobile du Lot, du village de Lapeyre, commune de Berganty, St-Géry, amputé la jambe le 17 et laissé à Josne, chez M. Goujon.

Souillac, Jean, à Ste-Claire, Gourdon, amputé de la jambe gauche, blessures par éclat d'obus, mobile du Lot.

Parayré, Jean, aux Clauzès, près St-Félix, Figeac, fracture de jambe droite par coup de feu.

Lunay (Loir-et-Cher), 2 janv. 1871.

..... Le 27 décembre nous avons pris quelques Prussiens, 8 voitures et 29 chevaux.

En fouillant plusieurs voitures prises aux Prussiens, nous y avons trouvé, entre autres choses, un paquet de 200 lettres adressées aux mobiles du Lot

..... Nos mobiles se battent bien; ils sont de bons soldats au feu.

Nous avons perdu notre aumônier depuis le 8. Il fut trop courageux. Ce brave abbé savait ce que lui imposait son ministère. Aussi, pour porter les secours de la Religion à ceux qui tomberaient, il nous accompagna jusqu'au village, passant, comme nous, à travers les balles prussiennes.

L'abbé Filsac ne nous suivit pas: il resta au village pour être plus à même d'administrer les blessés; et les Prussiens qui ne respectent rien, l'auront pris, comme ils ont pris, le 10, à Villejoint, notre médecin, M. Puel.

..... Si, à Cahors, on vit dans la somnolence, je vous prie de croire que nos mobiles ne se font pas beaucoup de mauvais sang. Ce matin on a fait la paie et acquitté les mandats, et le soir tous les cabarets étaient pleins de mobiles qui chantaient tant qu'ils pouvaient comme au pays.

Dernière heure

Le 1^{er} bataillon des mobilisés du Lot est parti ce soir de Cahors, à 5 heures.

La démonstration à laquelle se sont associées toute la population, la garde nationale, la Ste-Cécile, etc., a été émouvante, grandiose.

Nos compatriotes partent pour le camp de St-Médard.

Pour tous les extraits et articles non signés A. Layton

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

J. - U. CALMETTE A CAHORS.

JOLIE PHOTOGRAPHIE DE

L. GAMBETTA

ET DE TOUS LES MEMBRES DE LA DÉFENSE NATIONALE

A quinze centimes.

1 franc 50 centimes par douzaine. — (Franco par la poste).

La Gy, des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie, par L. Besançon, supérieur en retraite, 1 volume orné de 18 planches, 1 franc. — (Franco par la poste).

Théories. — Atlas de la Défense nationale. — Brochures politiques.

MAL DE DENTS

Guérison instantanée par la SYRÉTHINE LAFONPHARMACIEN. 1.50 le flacon.

Dépôts, à Cahors, chez M. Vinel pharmacien; à St-Céré, chez M. Lafonpharmacien.

d'Albespeyres

VÉSICATOIRE et PAPIER

Vésication rapide. Entretien parfait, sans odeur ni douleur.

CAPSULES RAQUIN approuvées par l'Académie de médecine, qui a obtenu 100 guérisons sur 100 malades. — Exiger les NATURES ALBESPEYRES ET RAQUIN.

MANUFACTURE DE CIERGES, CHANDELLES & BOUGIES

Cires jaunes et blanches

Blanchisserie des Cires et Fonderie des Suifs

EMILE VARGUES

pour BOUGIES

pour LES EGLISES

rue du Roc,

A GOURDON

Avis à MM. les Curés.

Les débris de cierges sont pris en échange à des prix avantageux. — Prix modérés. — FABRICATION SUPERIEURE

ALTERATIONS DU TEINT LE LAIT ANTEPHÉLIQUE pur ou mélangé d'eau (il y a une instruction) enlève masque de grossesse, taches de rousseur, lentilles, grainé les feux, rougeurs, boutons, efflorescences, etc. — conserve la peau du visage unie et transparente. Paris, CANDES et C^e, boulevard St-Denis, 2; Cahors, à la pharmacie Vinel. Se défier des imitations FLACON,